

À cette heure-là, il n’y a pas foule dans le métro. Marc achète un billet avec sa carte de crédit sur une borne automatique et franchit les portes coulissantes qui manquent de se refermer sur son manteau. Il entend le bruit du crissement des roues sur les rails. Le train entre en gare. Le docteur Ronzet court dans l’escalator pour ne pas le manquer et se donner une petite chance d’arriver à l’heure à l’Alzheimer disease congress. Derrière lui, la silhouette noire, qui n’a pas eu à acheter de billet car elle dispose probablement d’un “daily” ou “weekly pass”, enclenche une accélération, mais se ravise aussitôt et freine son élan, se disant sans doute qu’elle n’arrivera pas à combler les vingt mètres de retard avec celui qui se glisse entre les portes au moment où le signal annonce leur fermeture. C’est bon, c’était chaud, mais il y est ! Pas l’autre qui, les deux mains dans les poches de son grand manteau noir, reste sur le quai. Au moment où la rame démarre, Marc Ronzet a juste le temps d’apercevoir les lunettes d’écaille. Une curieuse sensation l’envahit alors, bien vite dissipée par les à-coups assénés au convoi par un conducteur de train qui a dû se lever du mauvais pied. Heureusement, il n’y en a que pour deux stations. À L’Enfant plaza, Marc descend, jette un coup d’œil rapide au plan du métro affiché sur le mur et marche d’un bon pas en suivant la direction “Greenbelt”. Au-dessus du quai sur lequel il vient d’atterrir en descendant l’escalator, une mauvaise nouvelle l’attend : sur l’écran digital suspendu au-dessus des voyageurs, le prochain train est annoncé pour 10 h 50. Dans 25 minutes, autant dire qu’il sera en retard pour sa conférence. Il doit y avoir un problème sur la voie, car le rythme habituel est plutôt d’un train toutes les deux à cinq minutes selon l’heure. Plutôt que de rester près d’une demi-heure à faire les quatre cents pas sur ce quai sinistre et presque désert, il reprend le couloir dans le sens inverse pour se rendre au kiosque à journaux, acheter le “Post” du jour et boire quelque chose au Starbuck’s “underground”, histoire de prendre son mal en patience.

Ayant remonté l’escalator, dans un angle du couloir de métro aménagé en mini-galerie commerciale, il avise l’enseigne à la marque verte qu’il avait vue en passant dans l’autre sens. Son journal acheté au kiosquier voisin, il pénètre dans le supermarché du café hors de prix. Hors de prix et d’une mixture faite au mieux à la cafetière électrique géante, au pire...

— À la turque dans une grande marmite ? s’interroge-t-il. N’ayant pas le choix, il se dit que cette journée qui avait pourtant bien commencé – avec des recherches concluantes pour son job et ses prochaines

vacances d'été – se poursuit sur un mode nettement moins “winner”. D'abord le taxi qui ne pointe pas à l'horizon, ensuite la rame qui se fait attendre... Et enfin ce café au goût de marc trempé dans de l'eau chaude. Dans le “Post”, il ne trouve pas grand-chose qui le sorte de ce bref instant de pessimisme. Car s'il sait que son naturel combatif reprendra le dessus, une petite nouvelle croustillante concernant les primaires Trump/Cruz et Clinton/Sanders l'aurait bien aidé à se dérider plus vite. Arrivé à la fin des pages culturelles et la moitié seulement du café avalé, il lorgne vers sa montre et se dit qu'il est temps de retourner sur le quai attendre sagement le métro. Il restera bien quelques lignes du journal capables de satisfaire sa curiosité en attendant son entrée sur la scène du congrès médical, où il n'arrivera, selon toute vraisemblance, pas avant 11 h 05 voire 11 h 10.

Dans le couloir désert, Marc avance nonchalamment tout en continuant à jeter un œil sur ce journal qu'il tient replié dans sa main droite, la gauche tenant l'attaché-case où sont enfouis son iPad qui contient ses notes du matin, ainsi que les pages imprimées de son discours. Qu'il faudra extirper en vitesse devant l'assistance, au risque de toutes les mélanger. C'est à ce moment-là qu'il entend derrière lui comme un couinement de caoutchouc frotté à toute vitesse sur un sol lui aussi caoutchouteux. Des semelles qui grincent au contact du sol vitrifié du couloir de métro.

Il n'a pas le temps de se retourner pour voir l'individu qui porte ces chaussures grinçantes. Le coup asséné sur la nuque le projette au sol. Il lâche pêle-mêle le journal et la mallette. Une ombre imposante se saisit de cette dernière et tente de rebrousser chemin. Pour ne pas devoir prendre l'escalator et être aculée sur le quai, mais au contraire se fondre dans le couloir rempli de commerces et regagner l'air libre. Ce faisant, l'homme – car c'en est un – repasse devant Marc pour repartir d'où il était venu. Mais bien que la vision du médecin soit passablement brouillée, le coup n'a pas été suffisamment puissant, et il reste au Français assez de force pour agripper le grand manteau noir. Son agresseur tente de forcer le passage, pivote sur lui-même avec hargne, dans un sens puis dans l'autre, pour contraindre les mains qui l'agrippent à lâcher prise. Peine perdue, les mains tiennent bon. Il tente alors de se dégager en assénant un coup de pied au visage de sa victime encore au sol. Marc sent le coup venir, même s'il ne voit pas encore très nettement tout ce qui se passe, et c'est à son tour d'effectuer un mouvement de rotation, en roulant sur lui-même. Tout en ne lâchant toujours pas le

manteau de feutre de son adversaire. Comme il était sur son pied d'appui, prêt à décocher l'autre en pleine face, celui-ci est déséquilibré. L'homme ne tombe pas, mais se fend en deux et se reprend sur les mains. Du coup, il lâche l'attaché-case. Marc, qui tient toujours fermement le manteau d'une main, tente de reprendre la mallette de l'autre. Mais l'homme qui s'est déjà redressé a mis le pied dessus pour l'en empêcher. Et de l'autre, écrase la main qui tentait de s'approcher de la poignée en cuir.

Marc a toujours mal à la tête, mais sa vision reprend des formes et des couleurs normales. Il ne distingue pas encore très nettement, mais les contours jusqu'alors très flous se précisent. Se penchant à nouveau pour cette fois reprendre l'attaché-case, son agresseur effectue une contorsion au niveau des hanches. Toujours le pied sur la mallette, l'autre ayant cessé d'écraser la main de sa victime, il pivote, tournant le dos à Marc. Le médecin, encore au sol, n'a toujours pas pu distinguer le visage de son adversaire. Cette fois, l'inconnu peut s'emparer de la petite valise de cuir qu'il convoitait. Mais il est toujours retenu par le manteau. Marc a d'ailleurs pu lâcher durant une fraction de seconde le bas du vêtement qu'il agrippait de toutes ses forces pour saisir une meilleure prise : la poche !

Un bruit de conversation résonne dans le couloir. Les voix, deux garçons et une fille, ne manqueront pas le "Greenbelt" de 10 h 50. Ils vont déboucher d'un instant à l'autre dans le couloir qui mène à l'escalator du quai et vont tomber sur cette scène insolite : un grand gaillard de noir vêtu en train de se débattre pour tenter d'échapper à l'emprise d'un quadragénaire svelte et bien habillé, dont on se demande bien ce qu'il fait vauté par terre... Au moment où ces témoins – gênants pour l'un, salvateurs pour l'autre – vont déboucher sur la scène, l'homme en noir qui tient l'attaché-case des deux mains pousse un ahanement qui accompagne un brusque coup de rein. Et la poche craque, libérant l'agresseur de l'emprise de sa victime. Il fonce alors vers le groupe de jeunes gens qui s'écarte sur son passage. Juste avant de les croiser en sprintant, il se retourne pour voir ce que devient le médecin. Marc, plus ou moins remis du coup porté, s'est relevé péniblement en se tenant la tête d'une main. Mais elle ne lui cache pas les yeux, et il a vu... Il a aperçu, au moment où celui-ci se retournait, le visage de cet homme qui lui est tombé dessus à bras raccourcis.

— Riche, austère, timide et... violent, pense-t-il. Les lunettes d'écaïlle, la cicatrice du footballeur !!! Mais pourquoi ? Et surtout, comment maintenant tenir en haleine un auditoire de congressistes sans les précieuses notes que contenait la mallette ? Sans compter l'iPad volé dans lequel il y avait, outre ses notes, de nombreuses photos personnelles et son agenda électronique.

Toujours titubant, Marc est rejoint par les trois jeunes gens qui l'aident à se tenir d'équerre. Ils le pressent de questions :

— What hapenned?¹

— Are you right, sir?²

— Who's that man?³

Aux deux premières questions, il peut répondre :

— J'ai été agressé par cet individu.

— Oui, merci, ça va mieux.

Mais à la troisième, "peanuts!" Il ne connaît pas ce type qui vient de l'attaquer sauvagement pour lui voler son attaché-case. Cela étant, un visage pareil, ça ne s'oublie pas. Il y aura peut-être un jour une réponse à cette agression qui semble totalement absurde. Cependant, il en doute, même si Washington compte sur une police qui affiche un taux d'élucidation des délits tout à fait honorable, et si, bien entendu, son métro est truffé de caméras de vidéosurveillance.

— Look at this! You've lost that⁴... lâche celui des trois qui ne l'aiderait pas à se tenir droit.

Sa vue complètement rétablie, Marc avise le petit objet de couleur rouge isolé au beau milieu du couloir. Sans doute tombé de la poche de son agresseur, quand celle-ci s'est déchirée.

— Oh, yes, thank you so much⁵, articule Marc qui se dirige, maintenant d'un pas plus franc, vers le petit objet rouge. Il se penche, s'en saisit, est pris d'un léger vertige en se redressant, et le fourre dans sa poche.

Une clé USB.

1 Que s'est-il passé ?

2 Tout va bien, monsieur ?

3 Qui est cet homme ?

4 Regardez ! Vous avez perdu ceci...

5 Oh oui, merci beaucoup.